

## Séance 2 : Pourquoi et comment se raconter ?

**Activité 1 :** Lisez attentivement chacun des extraits ci-dessous. Puis, sous chaque texte, indiquez à quel genre littéraire il appartient (*surlignez les indices du texte*).

**Activité 2 :** Pour chaque extrait, écrivez une phrase expliquant pourquoi l'auteur à choisi de se raconter (*surlignez les indices qui vous ont aidé*).

### 1) Extrait des Essais, de Montaigne, 1580.

Ce livre, lecteur, est un livre de bonne foi.

Il t'avertit, dès le début, que je ne l'ai écrit que pour moi et quelques intimes, sans me préoccuper qu'il pût être pour toi de quelque intérêt, ou passer à la postérité ; de si hautes visées sont au-dessus de ce dont je suis capable. Je le destine particulièrement à mes parents et à mes amis, afin que lorsque je ne serai plus, ce qui ne peut tarder, ils y retrouvent quelques traces de mon caractère et de mes idées et, par là, conservent encore plus entière et plus vive la connaissance qu'ils ont de moi. Si je m'étais proposé de rechercher la faveur du public, je me serais mieux attifé et me présenterais sous une forme étudiée pour produire meilleur effet ; je tiens, au contraire, à ce qu'on m'y voie en toute simplicité, tel que je suis d'habitude, au naturel, sans que mon maintien soit composé ou que j'use d'artifice, car c'est moi que je dépeins. Mes défauts s'y montreront au vif et l'on m'y verra dans toute mon ingénuité<sup>4</sup>, tant au physique qu'au moral, autant du moins que les convenances le permettent. Si j'étais né parmi ces populations qu'on dit vivre encore sous la douce liberté des lois primitives de la nature, je me serais très volontiers, je t'assure, peint tout entier et dans la plus complète nudité.

Ainsi, lecteur, c'est moi-même qui fais l'objet de mon livre ; peut-être n'est-ce pas là une raison suffisante pour que tu emploies tes loisirs à un sujet aussi peu sérieux et de si minime importance.

Sur ce, à la grâce de Dieu.

2) Extrait des Confessions, tome I, de Jean-Jacques Rousseau, 1782.

J'ai donc été fripon et quelquefois je le suis encore de bagatelles qui me tentent et que j'aime mieux prendre que demander : mais, petit ou grand, je ne me souviens pas d'avoir pris de ma vie un liard à personne ; hors une seule fois, il n'y a pas quinze ans, que je volai sept livres dix sous. L'aventure vaut la peine d'être contée, car il s'y trouve un  
5 concours impayable d'effronterie et de bêtise, que j'aurais peine moi-même à croire s'il regardait un autre que moi.

C'était à Paris. Je me promenais avec M. de Francueil au Palais-Royal, sur les cinq heures. Il tire sa montre, la regarde, et me dit : Allons à l'Opéra : je le veux bien ; nous  
allons. Il prend deux billets d'amphithéâtre, m'en donne un, et passe le premier avec  
10 l'autre, je le suis, il entre. En entrant après lui, je trouve la porte embarrassée. Je regarde, je vois tout le monde debout ; je juge que je pourrai bien me perdre dans cette foule, ou du moins laisser supposer à M. de Francueil que j'y suis perdu. Je sors, je reprends ma contremarque, puis mon argent, et je m'en vais, sans songer qu'à peine avais-je atteint la porte que tout le monde était assis, et qu'alors M. de Francueil voyait clairement que je  
15 n'y étais plus.

Comme jamais rien ne fut plus éloigné de mon humeur que ce trait-là, je le note, pour montrer qu'il y a des moments d'une espèce de délire où il ne faut point juger des hommes par leurs actions.

3) Extrait du Journal, d'Anne Frank, 1947.

*Anne Frank raconte sa vie dans la clandestinité et livre ses réflexions au jour le jour, par le biais de lettres adressées à une amie imaginaire qu'elle nomme « Kitty ». Cette lettre datée du 7 mars 1944 est l'une des dernières qu'elle écrit avant d'être arrêtée et déportée dans un camp de concentration.*

Mardi 7 mars 1944

Chère Kitty,

Quand je songe aujourd'hui à ma petite vie douillette de 1942, elle me paraît irréaliste. Cette vie de rêve était le lot d'une Anne Frank toute différente de celle qui a mûri ici. Oui, une vie de

rêve, voilà ce que c'était. Dans chaque recoin cinq admirateurs, une bonne vingtaine d'amies et de copines, la chouchoute de la plupart des profs, gâtée par Papa et Maman, bonbons à foison, assez d'argent, que désirer de plus ? [...] Tant d'admiration ne m'aurait-elle pas rendue arrogante ? C'est une chance qu'au milieu, au point culminant de la fête, j'aie été soudain ramenée à la réalité, et il m'a fallu plus d'un an pour m'habituer à ne plus recevoir de nulle part de marques d'admiration.

Comment me voyaient-ils à l'école ? Celle qui prenait l'initiative des farces et des blagues, toujours partante, jamais de mauvaise humeur ou pleurnicharde. Quoi d'étonnant si tout le monde voulait m'accompagner à vélo ou me témoigner de petites attentions ? Aujourd'hui je regarde cette Anne Frank comme une fille sympathique, amusante, mais superficielle, qui n'a rien à voir avec moi. [...] Malgré tout, en 1942, je n'étais absolument pas heureuse, c'est impossible, je me sentais souvent abandonnée, mais comme j'étais occupée du matin au soir, je ne réfléchissais pas et je m'amusais autant que je pouvais. [...] La première moitié de 1943, mes crises de larmes, la solitude, la lente prise de conscience de tous mes torts et de tous mes défauts [...].

Et le soir, lorsque je suis couchée et que je termine ma prière par ces mots : « *Je te remercie pour tout ce qui est bon, aimable et beau* », alors je me sens emplie d'une jubilation intérieure, je pense à « *ce qui est bon* » dans la clandestinité, dans ma santé, dans tout mon être, à « *ce qui est aimable* » en Peter [...]. Alors, je ne pense pas à toute la détresse, mais à la beauté qui subsiste encore. C'est là que réside pour une grande part la différence entre Maman et moi. Le conseil qu'elle donne contre la mélancolie est : « *Pense à toute la détresse du monde et estime-toi heureuse de ne pas la connaître.* » Mon conseil à moi, c'est : « *Sors, va dans les champs, dans la nature et au soleil, sors et essaie de retrouver le bonheur en toi ; pense à toute la beauté qui croît en toi et autour de toi et sois heureuse !* »

À mon avis, la phrase de Maman ne tient pas debout, car que doit-on faire quand on connaît soi-même la détresse ? On est perdu. En revanche, je trouve que dans n'importe quel chagrin, il subsiste quelque chose de beau, si on le regarde, on est frappé par la présence d'une joie de plus en plus forte et l'on retrouve soi-même son équilibre. Et qui est heureux rendra les autres heureux aussi, qui a courage et confiance ne se laissera jamais sombrer dans la détresse.

Bien à toi,  
Anne M. Frank

4) Extrait de *Juste la fin du monde*, de Jean Lagarce, 1990.

*Juste la fin du monde* est une pièce de théâtre écrite à Berlin en 1990 par Jean Luc Lagarce, alors qu'il se savait atteint du sida.

## PROLOGUE

LOUIS. – Plus tard, l'année d'après

– j'allais mourir à mon tour –

j'ai près de trente-quatre ans maintenant et c'est à cet âge que je mourrai,

l'année d'après,

5 de nombreux mois déjà que j'attendais à ne rien faire, à tricher, à ne plus savoir,

de nombreux mois que j'attendais d'en avoir fini,

l'année d'après,

comme on ose bouger parfois,

à peine,

10 devant un danger extrême, imperceptiblement, sans vouloir faire de bruit ou commettre un geste trop violent qui réveillerait l'ennemi et vous détruirait aussitôt,

l'année d'après,

malgré tout,

la peur,

15 prenant ce risque et sans espoir jamais de survivre,

malgré tout,

l'année d'après,

je décidai de retourner les voir, revenir sur mes pas, aller sur mes traces et faire le voyage,

pour annoncer, lentement, avec soin, avec soin et précision

20 – ce que je crois –

lentement, calmement, d'une manière posée

– et n'ai-je pas toujours été pour les autres et eux, tout précisément, n'ai-je pas toujours été un homme posé ?-,

pour annoncer,

25 dire,

seulement dire,

ma mort prochaine et irrémédiable, l'annoncer moi-même, en être l'unique messenger,

et paraître

– peut-être ce que j'ai toujours voulu, voulu et décidé, en toutes circonstances et depuis le

30 plus loin que j'ose me souvenir –

et paraître pouvoir là encore décider,

me donner et donner aux autres, et à eux, tout précisément, toi, vous, elle, ceux-là encore que je ne connais pas (*trop tard et tant pis*),

me donner et donner aux autres une dernière fois l'illusion d'être responsable de moi-

35 même et d'être, jusqu'à cette extrémité, mon propre maître

5) Extrait du Cahier d'un retour au pays natal, d'Aimé Césaire, 1947.

*Ce poème se présente comme un long texte d'une quarantaine de pages, sous forme de vers libres. Le retour à la Martinique s'accompagne de la prise de conscience de la condition inégalitaire des Noirs. L'auteur y glisse de nombreuses références à son entourage.*

Au bout du petit matin bourgeonnant d'anses frêles les Antilles qui ont faim, les Antilles grêlées de petite vérole, les Antilles dynamitées d'alcool, échouées dans la boue de cette baie, dans la poussière de cette ville sinistrement échouées.

Au bout du petit matin, l'extrême, trompeuse désolée eschare sur la blessure des eaux ;  
5 les martyrs qui ne témoignent pas ; les fleurs du sang qui se fanent et s'éparpillent dans le vent inutile comme des cries de perroquets babillards ; une vieille vie menteusement souriante, ses lèvres ouvertes d'angoisses désaffectées ; une vieille misère pourrissant sous le soleil, silencieusement ; un vieux silence crevant de pustules tièdes, l'affreuse inanité de notre raison d'être. [...]

10 Partir. Mon cœur bruissait de générosités emphatiques. Partir... j'arriverais lisse et jeune dans ce pays mien et je dirais à ce pays dont le limon entre dans la composition de ma chair : « *J'ai longtemps erré et je reviens vers la hideur désertées de vos plaies* ». Je viendrais à ce pays mien et je lui dirais : « *Embrassez-moi sans crainte... Et si je ne sais que parler, c'est pour vous que je parlerais* ».

15 Et je lui dirai encore : « *Ma bouche sera la bouche des malheurs qui n'ont point de bouche, ma voix, la liberté de celles qui s'affaissent au cachot du désespoir* ». Et venant je me dirais à moi même : « *Et surtout mon corps aussi bien que mon âme, gardez-vous de vous croiser les bras en l'attitude stérile du spectateur, car la vie n'est pas un spectacle, car une mer de douleurs n'est pas un proscenium, car un homme qui crie n'est pas un ours qui danse...* »

6) Extrait de Moi, Boy, Souvenirs d'enfance, de Roald Dahl, 1984.

Mon père, Harald Dahl, un Norvégien, naquit près d'Oslo dans une petite ville du nom de Sarpsborg. Son père, mon grand-père, était un marchand relativement prospère, propriétaire à Sarpsborg d'un magasin où l'on vendait tous les produits imaginables, du fromage râpé au grillage de poulailler.

5 J'écris ceci en 1984, mais ce grand-père dont je parle était né, rendez-vous compte, en 1820, peu après la victoire de Wellington sur Napoléon à Waterloo. Si mon grand-père vivait encore, il aurait cent soixante-quatre ans et mon père cent vingt ans. L'un et l'autre avaient eu leurs enfants sur le tard.

Alors que mon père avait quatorze ans, ce qui remonte tout de même à plus d'un siècle, il était perché sur le toit de la maison familiale en train de remplacer des tuiles lorsqu'il glissa et tomba à terre. On le releva, le bras cassé en dessous du coude. Quelqu'un courut chercher le docteur et, une demi-heure plus tard, ce personnage fit une arrivée aussi majestueuse qu'éthylique dans son buggy attelé d'un cheval. Il était tellement saoul qu'il prit le coude fracturé pour une épaule démise.

15 – *Nous aurons vite fait de remettre ça en place !* s'exclama-t-il.

Et on fit appel à deux hommes qui passaient dans la rue pour aider à tirer sur le membre. Ils reçurent comme consigne de tenir mon père par la taille tandis que le docteur saisisait le poignet de son bras cassé et vociférait : « *Tirez, messieurs, tirez ! Tirez de toutes vos forces !* »

---

**Activité 3 : Recopiez le bilan de la séance dans le tableau ci-dessous :**

## BILAN DE LA SÉANCE :

[illegible]